



Réception de Sylvie Germain

DISCOURS DE SYLVIE GERMAIN

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 31 MAI 2014

Mesdames, Messieurs,
Cher Gabriel Ringlet,

À l’instar de Jean Sullivan qui, à propos du prêtre, déclarait qu’il convenait de l’appeler *Monsieur*, « comme tout le monde. Monsieur signifie *Monseigneur*. Chaque homme est un Seigneur », vous ne revendiquez pas le titre de Père ou d’Abbé. Je vous saluerai donc par l’appellation que vous estimez le plus : votre prénom à la belle sonorité, prononcé en son entier, simplement, sans ajout.

« J’ai toujours été fier de mon prénom, écrivez-vous au début de *Ma part de gravité*, et je supporte mal qu’on le raccourcisse, même par affection, ou qu’on lui substitue un “ abbé ” de froideur ou de politesse alors que *Gabriel* appelle à plus d’ouverture. *Gabri’ël*, homme de Dieu, dit une traduction » qui ne vous satisfait pas vraiment et à laquelle vous préférez d’autres propositions, telles que « “ Ma force est en El ” ou “ Dieu s’est montré fort ” », et, plus encore « *Géber-ël*, “ le viril de Dieu ”. »

Edmond Jabès, poète par excellence du nom, de la lettre et du chiffre, du mystère des vocables, associerait votre prénom à un candélabre à 7 branches, la *menorah*, censée représenter les yeux du Créateur inspectant la terre, ou rappeler l’évènement du buisson ardent. « Si ton nom a 7 lettres, 7 branches brûlent ton nom. »

Cher Gabriel, donc. Permettez-moi cependant de vous apostropher par une épithète qui, dans votre cas, est autant de caractère que de nature : cher Contemporain.

Dans un court essai intitulé *Qu'est-ce que le contemporain*, Giorgio Agamben interroge cette notion ; la définition qu'il propose ouvre des pistes de réflexion hors des balises habituelles. « Le contemporain est celui qui fixe le regard sur son temps pour en percevoir non les lumières, mais l'obscurité. Tous les temps sont obscurs pour ceux qui en éprouvent la contemporanéité. Le contemporain est donc celui qui sait voir cette obscurité, qui est en mesure d'écrire en trempant la plume dans les ténèbres du présent. » C'est bien là ce que vous vous attachez à faire depuis plusieurs décennies, en vous tenant inlassablement « au croisement de l'Écriture, de la littérature et de l'actualité », sondant et explorant le fond d'obscurité que chacune recèle. Vous savez que du sens gît, couve, germe et se meut dans ces amples nappes d'ombres étendues sous le présent qui ne peut en être détaché, pas davantage que la peau ne peut rester vive si on l'arrache à la chair qui la nourrit, aux circuits internes du sang qui l'irriguent.

Dans un article paru dans le journal « La Croix », lors de la parution de l'un de vos plus beaux livres, *Ceci est ton corps*, Michel Kubler vous reconnaissait « cet art si rare de porter le regard toujours au-delà de l'immédiat, non pour le fuir mais pour mieux le cerner, et y discerner quelque chose qui se dit là et nulle part ailleurs, du mystère de l'homme et du mystère de Dieu ».

La théologie vous a enseigné « la défense des droits de l'inquiétude au pays des savoirs » et « conduit à marcher dangereusement jusqu'au fond de la peur », là où Dieu ne se dit que pour mieux penser l'homme. L'actualité et la poésie, chacune à sa façon, vous ont également enseigné ce sens de l'inquiétude face au monde — une attitude faite de curiosité toujours aux aguets, de questionnement tenace, d'émoi profond, de réflexion et de méditation.

La grande et féconde inquiétude qui vous anime vous préserve du risque d'être aveuglé par les lumières du siècle et vous permet de « saisir en elles la part de l'ombre », comme le note Agamben, qui réserve le qualificatif de contemporain à « celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps ». Et Agamben ajoute : « C'est également pourquoi être contemporain est,

avant tout, une affaire de courage : parce que cela signifie être capables non seulement de fixer le regard sur l'obscurité de l'époque, mais aussi de percevoir dans cette obscurité une lumière qui, dirigée vers nous, s'éloigne infiniment. Ou encore : être ponctuels à un rendez-vous qu'on ne peut que manquer. » Ce qui ne dispense pas d'attendre, de veiller, ainsi que vous le faites.

Cher Gabriel, votre prénom vous convient bien en effet, tout comme ces vers de Saint-John-Perse peuvent trouver en vous une juste résonance :

J'honore les vivants, j'ai face parmi vous. / Et l'un parle à ma droite dans le
bruit de son âme /et l'autre monte les vaisseaux. (...)

J'honore les vivants, j'ai grâce parmi vous. (...) Et l'homme marche dans les
songes et s'achemine vers la mer (...)

J'honore les vivants, j'ai hâte parmi vous. (...) tous les chemins du monde nous
mangent dans la main !

*

Mesdames, Messieurs,

Votre Académie est royale à double titre : par son histoire, puisque fondée par Albert I^{er}, et par son « territoire », la langue. La langue française est son royaume, la littérature en est la souveraine. Ce royaume est vaste et mouvant, il se joue des frontières, il accueille tous ceux qui lui témoignent de l'attention et du désir, du respect et de la loyauté sans exclure pour autant audace et liberté, et surtout passion, qu'ils soient poètes ou romanciers, linguistes ou grammairiens, dramaturges ou historiens, et qu'ils soient hommes ou femmes. Il accorde droit de séjour à des étrangers venus de toutes provinces, parfois lointaines, de la francophonie, dont l'emblème est un cercle composé de cinq arceaux aux couleurs de l'arc en ciel évoquant les cinq continents. Ce cercle prismatique est une roue en mouvement continu dont les couleurs se mêlent sans fusionner, s'avivent les unes les autres. Comme y insistait Jules Destrée : «Le sens total d'une langue ne se révèle qu'en fonction de son incessante transformation. » On peut ajouter que la

vie d'une langue dépend de son sens de l'hospitalité, de son art de l'ajustement et du renouvellement.

Un autre charme de votre Académie consiste en ce fait que l'on n'y brigue pas de fauteuil, on ne sollicite rien, on est invité « à titre gracieux ». Le mot « fauteuil » dérivé du francique *faldistôl* qui désignait un siège pliant, prend ici un sens particulier : un fauteuil académique s'ouvre, se replie, se déplie, au rythme des personnes conviées à y siéger, et qui un jour s'absentent irréversiblement. On s'y succède, et l'on s'inscrit ainsi dans une histoire. Une histoire de plis, de déplis et de replis, semblable à un livre sans fin s'écrivant, se lisant, s'effeuillant, buissonnant. Chaque fauteuil est un livre aux chapitres composés de noms, de voix, de vies, scandés de temps de vacance, et bruissant de mémoire. S'y asseoir, c'est entrer en compagnie de ceux et celles qui nous ont précédés. Raymond Devos, ce merveilleux maître du sens et du non-sens, remarquait avec justesse : « On se prend pour quelqu'un, alors qu'au fond, on est plusieurs. »

Le dernier chapitre du fauteuil auquel il m'est proposé de prendre place se nomme Dominique Rolin. Un ample et lumineux chapitre qui s'est ouvert dans le sillage d'une très grande figure des lettres, Marguerite Yourcenar. Deux écrivaines très différentes dans leur démarche littéraire, Dominique Rolin se déclarant « uniquement romancière », Marguerite Yourcenar couvrant un vaste registre, des romans historiques aux mémoires autobiographiques en passant par la poésie, les essais, la traduction, la critique littéraire. Deux femmes fort différentes aussi de tempérament.

Marguerite Yourcenar n'avait guère le don du bonheur, elle s'en méfiait, même. Jean d'Ormesson a écrit à son sujet : « Elle méprise le bonheur et lui oppose le service, qui est peut-être le mot clé de sa personne et de son œuvre. » Dominique Rolin, elle, avait reçu prodigement le don du bonheur, et elle a su le faire fructifier à profusion. Elle aurait pu faire sienne le constat formulé par Montaigne à la fin de ses *Essais* : « Pour moi, donc, j'aime la vie. (...) C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être. »

Deux femmes fortes, et inlassablement vouées à l'écriture, et, en amont d'elles, trois hommes venus d'horizons plus lointains, Benjamin Woodbridge, Eugenio de Castro, Brand Whitlock, dont je tiens à déplier les noms en signe de salut et de reconnaissance, chacun de ces trois prédécesseurs ayant apporté sa part

de créativité et d'énergie à « la défense et illustration de la langue et de la littérature françaises. »

Mesdames, Messieurs, chers amis,

L'invitation que vous m'avez faite d'entrer dans votre Académie me fut une surprise, et m'est un honneur. Je la reçois comme une salutation amicale, une marque de confiance, et je vous dis toute ma gratitude. Ces vers, de Saint-John-Perse, encore, au phrasé majestueux, peuvent traduire le climat propre à votre royaume buissonnier, ouvert à tous les vents de l'inspiration :

Et ce fut au matin sous le plus pur vocable, un beau pays sans haine ni lésine,
un lieu de grâce et de merci pour la montée des sûrs présages de l'esprit. (...)
Quelle flore nouvelle, en lieu plus libre, nous absout de la fleur et du fruit ?

Je me réjouis d'être introduite dans votre académie « sans haine ni lésine», « lieu de merci » à la langue, lieu de souci pour elle, d'intelligence avec elle.

*

On se sent quelque peu embarrassé, voire impertinent, d'oser évoquer la mémoire d'une personne que l'on n'a pas connue personnellement, devant des gens qui, pour la plupart, l'ont bien connue, intimement côtoyée, appréciée et aimée. Je n'ai donc nullement la prétention de vous faire découvrir la vie et l'œuvre de celle qui fut votre consœur, votre amie, juste l'intention d'exprimer le grand plaisir que j'ai eu à apprendre à la connaître, au moins en partie, à travers ses livres qui forment une mosaïque miroitante et fonctionnent à la façon d'un subtil kaléidoscope.

Une mosaïque composée d'une quarantaine d'ouvrages, dont le premier, *Les Marais*, paru en 1942, a d'emblée reçu un accueil enthousiaste dans le milieu littéraire parisien. Les romans suivants sont imprégnés de la même atmosphère que *Les Marais*, celle, sombre et teintée de fantastique, inspirée par les années d'enfance et d'adolescence au sein d'une famille à la fois aimante et mal-aimante,

soudée et déchirée, passées à proximité de la forêt de Soignes, haut lieu de mémoire tant géologique que végétale, historique que légendaire. De là, peut-être, proviennent l'aspect arborescent de l'œuvre de Dominique Rolin qui, pendant des décennies, s'est déployée avec constance et fermeté, et sa grande sensibilité aux rêves qui irriguent la plupart de ses romans.

Mais cette arborescence romanesque, aussi régulière et résolue ait elle été, ne s'est pas accomplie de façon rectiligne, et tant dans le fond que dans la forme, Dominique Rolin a opéré des tournants importants, dont le plus décisif fut celui pris sous l'impulsion du *Nouveau Roman* au début des années 60. Déjà dans *Le Lit*, ce récit âpre et beau qui dissèque une double douleur, l'agonie de son mari, le sculpteur Bernard Milleret, et sa propre détresse de femme dont l'amour est fauché, elle utilise des techniques d'écriture du *Nouveau Roman*. Mais c'est avec le livre suivant, *Le For intérieur*, qu'elle opte radicalement pour ce nouveau style, « libérant sa narration » comme elle le dira elle-même. Cette libération ne touche pas seulement la forme de ses écrits, mais le choix de ses sujets, sa conception de la littérature. Elle abandonne le récit linéaire et les ruses fictionnelles aux accents romantiques ou réalistes empreints de fantastique qu'elle utilisait jusque-là, pour transposer ses expériences, celles éprouvées depuis son enfance, et que « Lady Mémoire » n'a cessé de raviver en elle, pour affronter son vécu en direct, le fouiller et le mettre à nu, le questionner et le mettre en scène, le braver et s'en jouer. Elle se dédouble, se propulsant au-devant de sa propre scène littéraire, personnage en permanence à l'affût de tout ce qui l'entoure, choses et gens, lieux, couleurs, saveurs et odeurs, voix et rumeurs, et pareillement à l'affût de tout ce qu'elle ressent, sensations, émotions, surgissements de souvenirs, troubles et désarrois, joies et délectations, colères ou fous rires, admirations ou piqûres de méchanceté. « Me taire, écouter, regarder, c'est tout ce qu'on me réclame, écrit-elle dans *Le futur immédiat*. Absorber de l'humain, sucer, mordre, avaler, digérer, intégrer ou rejeter avec plus ou moins de promptitude morale, mentale ou physique... » Elle entrelace tout cela, dessus/dessous, passé/présent, les hiers sans fin bourdonnant et les beaux aujourd'hui toujours « vierges et vivaces », l'ici/l'ailleurs, les passants inconnus et les proches, les aimés, surtout l'aimé par excellence, Jim. Elle œuvre à cet entrelacement avec réflexion, minutie, pesage des mots, procédant à la manière délicate de *La femme à la balance*, aussi nommée *La Peseuse de perles*, de Vermeer.

Dominique Rolin rapprochait son amour des mots de celui qu'elle portait aux bijoux : toujours choisis avec soin, discernement, élégance. « Je recopie jusqu'à ce que cela devienne comme un plan d'eau pure. Je sens que ça y est quand ça rejoint la musique », dit-elle dans *Plaisirs*, le livre d'entretiens qu'elle a eus avec Patricia Boyer de Latour.

À cette évocation de Vermeer, un autre de ses tableaux vient à l'esprit : *La Dame au collier de perles*, qui, vêtue d'une veste en satin jaune ourlé d'hermine mouchetée, se tient face à un miroir pour y ajuster son collier, et à la fois en admirer l'orient, en soupeser l'éclat, la beauté, en palper la douceur, le lissé, la fraîcheur, en évaluer l'effet. La scène est baignée de lumière, mais dans sa partie supérieure seulement, le sombre domine dans la partie inférieure du tableau occupée par une table couverte d'objets, d'un lourd tissu froissé, ombreux, là même où la dame a préparé sa toilette, œuvré à sa beauté. Car l'amont de ce qui se déploie en écriture est obscur, à la fois compact et fracturé, lourd et parfois laid, mais d'une laideur non dépourvue d'attraits. Tout est matière pour qui a la passion d'écrire. « Je ne triche jamais, déclare-t-elle dans *Plaisirs*. Au fond, rien n'est perdu. Le négatif et le positif s'entendent comme larrons en foire ! » Dans *Le For intérieur*, elle notait déjà qu'il faut « concilier la mémoire et l'oubli, toutes les mémoires et tous les oublis ».

Vermeer, l'un des peintres qui comptait parmi ses « maîtres », avec Breughel, Bosch et Rembrandt.

Vermeer, et ses femmes se contemplant dans des miroirs pour mieux se mesurer à elles-mêmes, se questionner, s'apostropher en silence. Dominique Rolin a toujours entretenu un rapport étroit et ambigu avec les miroirs, qui occupent en effet une place importante dans ses romans. Dans *Trente ans d'amour fou*, elle dit : « J'interroge le miroir entre les fenêtres. Si je hais depuis toujours mon reflet, j'apprécie au contraire nos entretiens confidentiels qui se produisent plusieurs fois par jour sous prétexte de mise au net et de maquillage. / (...) La bonne femme qui me fait face en m'imitant avec platitude n'a jamais triché et ne trichera pas. Un bon point pour elle. »

Vermeer, et ses femmes alanguies dans des rêves, des songes, s'y dédoublant pour mieux se réunifier au réveil. « Je suis double, confie-t-elle à Patricia Boyer de Latour (...) Je mène parallèlement des extrêmes en moi-même. Je vis en permanence sur deux niveaux (...) Et je me sens innocente. Écrire, c'est vivre deux fois et donc assumer son double. Quand j'écris, je suis " un ". »

Vermeer, et ses femmes debout près d'une fenêtre, visage offert à la lumière pour s'y dissoudre afin de mieux se ressaisir, démultipliées. « Me dédoubler, c'est peu dire, précise-t-elle dans *Trente ans d'amour fou*. Me centupler plutôt. J'adhère frénétiquement à toutes les sources de ma vie. » Une par-delà la multiplicité, une et entière dans ses face-à-face avec elle-même, une et ramifiée dans la prospection de ses sources, une et innombrable dans la jouissance de la vie et de l'écriture.

Vermeer, et ses femmes penchées sur des lettres, se scrutant dans les feuillets pour s'y déchiffrer en écrivant, « Qu'est-ce qu'écrire, demandait-elle, sinon repérer, au-delà des spasmes de la difficulté, de l'impuissance et de la peur, ce qu'on sait par intuition dès la naissance ? »

Vermeer, et ses femmes s'enivrant en douceur de musique, ou dégustant du vin en riant. C'est tout un : les plaisirs des sens et de l'esprit, les émois du rêve, les jouissances du corps et de l'écriture, la volupté du rire, le ravissement d'aimer. « Qu'est-ce qu'écrire sinon aimer ? Qu'est-ce qu'aimer sinon écrire ? (...) Écrire, point à la ligne. Écrire, encore et toujours. (...) Écrire, c'est aimer. Écrire, c'est être aimé », martelait-elle, en ajoutant : « Écrire, c'est un investissement total de l'être (...) Ce n'est pas un travail à proprement parler, c'est un désir lié à l'énergie créatrice de la vie. (...) Pour moi, écrire, c'est vivre. »

Dominique Rolin ou une vie en trois dimensions : rire, écrire, aimer. Sans limites, sans mesure.

Son rire est célèbre, il est son éclatant blason. Si elle comparait les mots à des bijoux qu'il convenait de savoir choisir et assortir, elle considérerait aussi le rire comme un joyau, « un bijou intérieur qui serait comme une révélation mentale et physique de ce que je suis », disait-elle. Dans *Passion fixe*, Philippe Sollers décrit le rire admirable d'une femme, Dora : « Je n'ai jamais entendu quelqu'un rire comme ça, d'une seule coulée, cascade de gorge venant de derrière la tête, un rire de dos, retourné, de profil, du bas et du haut, un vrai rire de joie sans raison, un rire pour

être présente, simplement, et que tout le reste s'en aille. » Dora, personnage de fiction, Dominique, personnage charnel, sensuel, follement vivant, toujours mu par un gai désir.

Dans des sociétés indiennes d'Amazonie, le rire est une marque supérieure de sociabilité, et une forme de bravoure ; il est l'expression d'un domptage de ses propres désordres et conflits intérieurs pour mieux en capter l'énergie créatrice et la réorienter, la rendre féconde. Il a une fonction cathartique, libératrice et vivifiante. Chez les Inuits également, le rire est au cœur de la convivialité, il réinstalle celui qui rit, de lui-même ou d'un membre du groupe qui a failli, au sein de la communauté, il le réintègre avec une allègre brusquerie dans l'ordre et l'harmonie du monde. Il remet chacun à sa place. Il est aussi une forme de politesse ; il est déplacé de se plaindre, d'être d'humeur maussade ou querelleuse. Le rire permet de surmonter l'adversité, les peines. Il est du côté de la vie, de la bonté et de la générosité de la vie. On dit qu'il a le pouvoir d'envoyer des échos salutaires, et d'interdire l'accès aux mauvais échos décochés par les esprits malfaisants.

Dominique Rolin, qui a vécu à la croisée de trois lieux fort éloignés de l'Amazonie autant que de l'Arctique — en Belgique, son pays natal, en France, son pays d'adoption, et à Venise, la très intime ville étrangère —, a trouvé par intuition le goût et le sens souverain du rire. Et, à l'instar des Inuits qui considéraient que seules les personnes qui avaient su conquérir le bonheur sur cette terre et affirmer leur amour de la vie pouvaient, après leur mort, être reçues chez les *Ullurmit*, « Les gens de la lumière du jour », elle estimait bien mériter, après sa propre mort, une invitation divine, ainsi qu'elle l'écrit avec son humour moqueur dans *Le Futur immédiat* :

Rien ne vaut le sommeil en terre, oui, la bonne et riche terre. C'est ce que j'ai souhaité pour ma part (...); je me transformerai sans hâte en compost. (...)
Être consommée avec patience et méticulosité avant d'être digne d'alimenter les ténèbres. Être digérée ensuite, sans autre ambition que celle d'une insignifiance, quoi désirer de plus noble et de plus juste ? Jusqu'à ce que Dieu, pourquoi pas, descende jusqu'à moi au fond des abysses avant de m'emporter en surfant sur l'infini dont j'apprendrai peu à peu à me gorger. Je mérite une

telle aventure, non ? Mes compagnons d'en-bas, en train d'y parachever leur décomposition obscure, en resteront bouche bée quand ils verront mes ailes se déployer, ils entendront Dieu me dire : « Va, va », la jalousie les fera mourir une seconde fois.

« Pourquoi elle ? Pourquoi elle et pas nous ? » gronderont-ils entre eux, irrités par la partialité du Tout-Puissant à mon égard.

« Pourquoi moi, imbéciles ? » crierai-je alors en traversant des flottilles de nuages de plus en plus élevés, « parce que vous avez sous-estimé la vie, et moi non, et moi non, compris ? »

Oui, nous comprenons, et acquiesçons à cet amour ardent de la vie envers et contre tout, – avec cependant une réserve sur un plan théologique : cette apologie de la vie estimée à sa juste valeur manque un tantinet de mansuétude à l'égard de ceux qui ont échoué à en jouir pleinement. La compassion a elle aussi ses lettres de noblesse. On ne peut qu'espérer que les grands mélancoliques, les affligés et les désespérés, loin de « mourir une seconde fois », accèdent à une délivrance et reçoivent l'apaisement.

Si elle reconnaissait avoir « la vocation du bonheur », Dominique Rolin ne se leurrait pas sur ce que celui-ci coûte de volonté, d'efforts, de combats au besoin. Une vocation n'est rien si elle n'est pas prise au sérieux, prise en main, à bras le corps même. Le bonheur n'est jamais donné tel quel, il se conquiert de haute et longue lutte, il relève d'une décision, et se cultive avec persévérance et habileté. Là encore, on pense à Montaigne écrivant qu'« il n'est rien de si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie. Et de nos maladies, la plus sauvage, c'est mépriser son être ».

La chance, il faut savoir la saisir lorsqu'elle passe, et la saisir avec vélocité, car il n'est guère dans ses habitudes de s'attarder. Il faut travailler à la retenir, et à la faire prospérer. « Ce n'est pas facile d'être heureux, c'est un exercice physique et mental continu, une bagarre de tous les instants », disait Dominique Rolin. Ce combat, elle l'a mené sans faillir, avec ténacité et virtuosité, en soutenant et repoussant les assauts du malheur qui n'ont pas manqué de surgir dans sa vie, comme dans toute existence. Conflits et chagrins dès l'enfance au sein de sa

famille étouffante, sentiment de désastre au cours de son adolescence, naufrage de son premier mariage, deuil poignant de son second mari. Mais loin de s'effondrer quand le sol se dérobe, tangue ou se fracture, elle reprend pied et vigueur et se remet en route d'un pas décidé, transformant chaque épreuve en socle pour un nouveau départ, renversant chaque chute en élan. « Tout ce qui était négatif au départ, et même affreux (...) a été pour moi autant d'occasions de faire sortir ma chance, constatait-elle. (...) Je crois qu'on peut tout transformer. La chance doit accepter d'être nourrie par la malchance. »

Des épreuves, elle a fait un terreau, tant pour féconder son goût du bonheur que son inspiration littéraire. Et quand une nouvelle chance est passée dans sa vie déjà meurtrie, endeuillée, elle a su l'accueillir, lui faire place. *Toute la place*. Elle lui a ouvert un espace en expansion continue, en joyeuse dilatation. La chance d'un nouvel amour, inattendu, inespéré, et qu'elle a gardé sauf — plus que sauf : toujours neuf, toujours vif et enchanteur — tout au long de sa vie. Une chance nommée Jim, personnage d'encre et de chair, aussi présent et rayonnant dans ses romans que dans sa vie, les deux étant chez elle organiquement liés. « Je suis l'auteur d'une anthologie exclusivement consacrée à Jim », confiait-elle.

Jim, le nom de sa liberté, de sa joie, de sa créativité.

Mais, tout comme le bonheur, la longévité d'un amour ne va pas de soi, a fortiori quand il s'agit d'une passion. « Cela demande beaucoup de temps de rester fidèle à un grand amour, remarquait-elle. Du temps, de la patience et de la concentration pour mieux rejoindre l'autre par l'intermédiaire de la réflexion sans jamais faire la moindre concession. »

Du temps, Dominique Rolin s'en est octroyé avec largesse, et elle en a usé avec un délicat mélange de sagacité, de gourmandise, de sagesse et d'euphorie. « On a besoin de naître seconde après seconde, disait-elle. On est fait pour naître, naître encore, naître de nouveau. » Dans cette capacité à se remettre incessamment au monde, à renaître chaque jour à la joie d'être en vie, à retrouver chaque matin intacts le goût pour l'écriture, la jubilation d'aimer, l'allégresse du rire, réside certainement le secret de sa perpétuelle et insolente jeunesse. « Quand donc cesserai-je d'être jeune ? » demandait-elle avec amusement. Sa réponse, tout à fait

sérieuse, ne pouvait qu'être : jamais !, puisqu'elle déclarait : « Le mot fin ne figure pas dans mon dictionnaire. » Et c'est pourquoi, au mot disparition, elle préférait celui de *désapparition* qu'elle empruntait à Jim.

Le mot fin n'existant pas dans le vocabulaire de Dominique Rolin, j'inachèverai donc mon adresse à cette *fée*, ainsi que la qualifiait Jim, par un détournement des vers de Saint-John-Perse cités au commencement :

J'honore les désapparus, ils gardent face parmi nous. Ils nous parlent dans le chuchotement de leur âme.

J'honore les désapparus, ils gardent grâce parmi nous. Ils marchent dans nos songes et s'acheminent vers l'infini.

J'honore les désapparus, ils gardent place parmi nous. Tous les chemins du monde leur chantent dans la main.

Copyright © 2014 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Sylvie Germain, *Réception de Sylvie Germain. Séance publique du 31 mai 2014 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2014. Disponible sur : <www.arlfb.be>